

Un œuf écossais

par Geoff Dyer

J'ai rencontré John Berger pour la première fois en 1984. Il donnait une conférence à l'ICA de Londres, puis il a signé son livre et nous avons échangé quelques mots. Quelques jours plus tard il accepta de me donner une interview pour *Marxism Today* (Ah ! Quelle époque !).

Berger était, et de loin, l'écrivain que j'aimais le plus au monde ; il était aussi le seul que j'eus jamais rencontré. Il y a une longue et remarquable histoire de désillusion à propos de ce genre de rencontres. L'écrivain que vous idolâtriez se révèle avoir les pieds d'argile, être égotiste, vain, insupportable. Les enjeux étaient vraiment très élevés dans le cas de Berger, car pour vivre à la hauteur de l'humanité, de la compassion et de la sagesse déployées dans ses livres, il devait être un individu hors du commun. (Je fus atterré quand, dans la biographie de Camus écrite par Herbert Lottman, je lus comment, pendant un entretien télévisé, le réalisateur ayant interpellé un éclairagiste, « Hé ! Albert, est-ce que tu peux... », Camus qui pensait qu'on s'adressait à lui, avait répliqué « Non ! C'est Monsieur Camus ! »).

Au cours de notre entretien, John fut, comme je l'avais espéré, brillant et disponible. Quand nous eûmes terminé, il me demanda si je voulais aller déjeuner dans un pub et bien sûr j'acceptai. Je ne sais pas si ce genre de chose existe partout, mais en Angleterre, il existe quelque chose qu'on appelle œuf écossais. C'est un œuf dur passé dans la chapelure et frit. C'est, incontestablement, la chose la plus immonde qui ait jamais été inventée. Au pub, John me demanda si j'en voulais un. Bien sûr que j'en voulais ! Je me

souviens d'être assis là, à manger cette chose incroyable en pensant : « C'est le plus beau jour de ma vie ! » La plupart des amis que j'avais eus au collège faisaient carrière tandis que je vivais d'allocations de chômage, fumais pas mal de joints et me laissais aller sur un mode vaguement intellectuel créatif. Mais, ce jour-là, j'avais laissé loin en arrière tous mes contemporains parce que j'étais dans un pub de Londres en train de manger cet ignoble œuf écossais avec John Berger, qui en tant qu'homme s'était avéré être aussi merveilleux que ses livres. Il était si gentil, si généreux, si attentif, si intéressé à tout. Il me demanda même de lui envoyer des choses que j'avais écrites. Et, quand je le fis, il me répondit immédiatement et il m'encouragea à continuer. C'est à peu près ce qui se passe depuis vingt ans. Et parce qu'il fut le premier grand écrivain que je rencontrai, je ne fus jamais plus intimidé ou embarrassé quand j'en rencontrai d'autres, parce qu'il avait établi le standard du comportement idéal de l'écrivain. La plus grosse surprise cependant – et ses livres ne m'y avaient pas préparé – ce fut de le trouver drôle, de voir qu'il aimait rire de lui-même. Je me souviens de lui avoir dit quelque chose à propos de Joseph Brodsky, « après qu'il ait reçu le prix Nobel ». À l'évidence, c'était une nouvelle pour John.

« Il a eu le prix Nobel ? » dit-il, avec un éclat de trouble et de surprise dans le regard.

« Oui, mais ne t'inquiète pas, John, je suis sûr qu'ils te le donneront aussi », dis-je. Je plaisantais mais en même temps, bien sûr, j'étais sérieux. Oui, ils devraient vraiment le lui donner.

Traduction Véronique Dassas